

Retrouver l'ouverture

Gilberte Moreau

Volume 36, Number 5 (215), October 1994

Pour l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moreau, G. (1994). Retrouver l'ouverture. *Liberté*, 36(5), 55–57.

GILBERTE MOREAU

RETROUVER L'OUVERTURE

Il y a déjà plus d'une décennie, la télévision de Radio-Canada présentait une émission sur les alpinistes célèbres et leurs conquêtes ; parmi ceux-ci, un Français dont on nous laissait voir les mains mutilées. Une exposition prolongée au froid lui avait fait perdre plusieurs doigts.

Le lendemain, je m'empressai de communiquer mes impressions à un collègue ; revint la question de la mutilation par le froid. Il me répondit abruptement que le type avait agi en idiot, qu'il n'avait pas besoin d'enlever ses gants pour piquer le drapeau français dans un sol gelé. Je restai bouche bée : les gants ! Il fallait y penser. Ni l'alpiniste ni moi n'avions été assez futés pour nous rendre jusque-là. Mais cette conversation et l'hébétude dans laquelle elle me plongea me sont restées en mémoire. Elles correspondent à la prise de conscience d'une désacralisation depuis longtemps amorcée de ce qui constitue la trame du quotidien.

Il arrive ainsi que ce soit l'impératif du gros bon sens (parfois plus gros que nature, convenons-en) qui nous conduise à repousser toute possibilité de conciliation entre des éléments en apparence aussi antithétiques que l'héroïsme et le réalisme. Il se peut, pourtant, que cet impératif soit plus subtil : il faut évoluer, dit-on. Il devient alors délicat de s'y soustraire.

De toute façon, l'effet risque d'être le même, à quelques nuances près : l'intention axée sur autre chose que le processus devient immédiatement suspecte. Or, un tel état d'esprit se transforme aisément en culture. Il s'infiltré jusque dans le discours de l'enfant qui disqualifie les choses en alléguant leur insignifiance : « C'est niaiseux ». L'enfant a tout simplement trouvé, parfois à notre grand désarroi, une issue par où laisser filer le sens ; il est devenu habile à démonter la mécanique qui ne laisse voir que le système. Mais on l'a vite rattrapé. On lui colle une étiquette : enfant-téflon. Avec lui, justement, ça ne colle plus (traduction : ça ne prend plus, tes histoires). Et ça ne prendra jamais, à moins qu'une onde de choc ne l'intercepte dans sa dérive.

Il arrive heureusement que cette indifférence soit perçue comme une déviation, que l'on s'empresse de corriger. Mais dans le pire des cas, cet état cesse d'être réactif et devient une manière particulière de répondre aux sollicitations de l'environnement. Il s'affiche dès lors comme une disposition à suivre tous les courants, qui deviennent de ce fait des modes dont on connaît les effets : au premier plan, tyrannie et terrorisme. Ça ne coûte rien, se dit-on ; on ne voit donc pas pourquoi on s'en passerait. Les défis deviennent prétextes à « expériences » dont on imagine — généralement à tort — qu'il restera peu de traces.

Une discussion en forme de procès s'avère ici, de toute évidence, un cul-de-sac ; il faut retourner en amont, avant que se soit produit le déraillement ; là où la dialectique était encore possible, retrouver la question et son ouverture plutôt que l'unité d'un discours.

La question évoquée pourrait être celle-ci : comment adhérer à quelque chose ? Comment retrouver Anna Karénine quand on a systématisé la lecture et démonté l'œuvre de Tolstoï ? Comment rejoindre cette femme qui

erre dans la plaine quand, d'Élisabeth d'Aulnières, on n'a retenu que la mécanique passionnelle ? Comment retrouver en soi les poèmes appris à l'adolescence, quand on a laissé le mot, la phrase, le texte s'épuiser dans l'effet rhétorique ? On sent pourtant qu'il est nécessaire d'adhérer sous peine de se perdre dans une sorte d'entropie. Comment ? En renonçant, dans le personnage, à ce qui fait l'unité de la personne, en accueillant dans la passion *la pauvreté de l'errance*, dans le poème, la force de la rhétorique. *Force, errance, dislocation* renvoient à l'énergie créatrice, à ce qui vit dans le créé, au travail de l'inachevé. Ainsi peut se renouer dans la forme ce qui se défait dans la vie, la forme étant au point de contact de ce qui fait sens pour nous et pour tous. L'individualisme trouve par bonheur sa pierre d'achoppement dans la vitalité des signes.

De telles nécessités appellent à la sobriété, à une verve maîtrisée, plus soucieuse d'intelligence que d'effet, ce qui est tout le contraire d'une certaine forme politique du parler courant qui repose sur le gros bon sens et les lieux communs. Or, tant de choses nous inclinent vers le parler courant.

Quand nous sommes revenus de toutes nos vies, il nous reste la disponibilité du signe qui nous épargne la profession de foi, qui est le versant modeste de l'engagement — là où nous reconnaissons notre appartenance à une communauté et la nécessaire médiatisation de l'expérience. La tolérance nous enseigne la valeur et les limites des êtres et des choses ; elle n'est jamais indifférence.